



HAL
open science

Entre craintes et célébration

Clément Rivière

► **To cite this version:**

Clément Rivière. Entre craintes et célébration : Elever son enfant en contexte de mixité sociale. Diversité : ville école intégration, 2018, 191, pp.90-95. halshs-01717179

HAL Id: halshs-01717179

<https://shs.hal.science/halshs-01717179>

Submitted on 5 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Entre craintes et célébration

Élever son enfant en contexte de mixité sociale

S'appuyant sur une enquête par entretiens conduite à Paris et à Milan, cet article montre que la proximité résidentielle de familles et d'enfants présentant des propriétés sociales et culturelles distinctes ne constitue pas nécessairement un vecteur de tensions. Si certaines craintes sont exprimées par les parents, le fait d'élever son enfant en contexte de mixité sociale peut en effet coïncider avec un projet socialisateur qui anticipe des bénéfices variés pour les enfants. ■

Dans leur célèbre étude des interactions entre proximité spatiale et distance sociale dans les grands ensembles, Jean-Claude Chamboredon et Madeleine Lemaire (1970) ont bien montré comment l'absence de norme dominante dans un espace de résidence peut ériger l'éducation des enfants en enjeux de conflits. Comme l'ont confirmé des recherches plus récentes (voir notamment Pialoux, Beaud, 1998 ; Lambert, 2015), les usages enfantins ordinaires des espaces publics peuvent en effet constituer une fenêtre d'opportunité pour l'expression de griefs et de rapports de domination. En complément de ces travaux, et dans le sillage d'une recherche collective sur la vie des enfants dans des quartiers gentrifiés (Authier, Lehman-Frisch, 2014), cet article a pour ambition de montrer que la proximité résidentielle de familles et d'enfants présentant des propriétés sociales et culturelles distinctes ne constitue pas de manière automatique un vecteur de tensions. Il s'appuie pour cela sur une enquête par entretiens conduite à Paris (France) et à

Milan (Italie) en contexte de mixité sociale, c'est-à-dire dans deux espaces caractérisés par l'hétérogénéité sociale (positions professionnelles, niveaux de revenus) et culturelle (origines nationales et ethniques, religions) de leurs populations (voir encadré).

Après avoir décrit les craintes liées à la mixité de leur espace de résidence exprimées par les parents, et la différenciation de ces craintes entre les deux terrains d'enquête, nous montrerons comment le fait de grandir en contexte de mixité sociale peut être envisagé par certains comme une expérience socialisatrice rentable, associée à un projet socialisateur qui s'appuie sur la perception de bénéfices que les enfants pourraient en retirer. Nous verrons ensuite que la mixité est susceptible d'exercer des effets sur la manière dont les parents encadrent les usages enfantins de la ville et du quartier, en lien avec l'expérience quotidienne du côtoiement.

LES FIGURES DU DANGER

Si un certain nombre de craintes exprimées par les parents, dont celle de l'enlèvement (Rivière, 2016), sont communes aux deux terrains d'enquête, l'analyse des entretiens fait émerger des figures du danger spécifiques à chacun des deux contextes étudiés.

Dans le 19^e arrondissement de Paris, c'est la forte visibilité des « jeunes » dans les espaces publics qui cristallise les craintes exprimées par les parents. Récurrente dans les entretiens, cette catégorie désigne les garçons et les jeunes hommes des catégories populaires à l'intense sociabilité d'extérieur, souvent considérés comme une source potentielle de danger pour les enfants. Les parents pensent notamment à des risques d'agression ou de racket, mais aussi à leur conduite de véhicules motorisés, jugée dangereuse et méprisante des règles de la circulation qu'eux-mêmes essaient d'inculquer à leurs enfants. Ces inquiétudes sont principalement mentionnées par les enquêtés des classes moyennes, les parents des classes populaires faisant davantage part de craintes relatives au devenir de leurs propres enfants. Décrits dans les entretiens comme irrespectueux, en décalage avec la société salariale (ce que manifesterait notamment leur présence tardive et bruyante dans les espaces communs, sans souci pour le sommeil d'autrui) et entretenant un rapport conflictuel aux institutions – et en particulier à la police –, ces « jeunes » incarnent en effet aux yeux de ces parents l'antithèse des modèles de réussite désirés et, en dernière analyse, une source de danger social et scolaire en tant que « mauvaises fréquentations ». La crainte des « jeunes » qui « traînent » s'articule donc autour de deux registres distincts : quand les parents des classes moyennes estiment avant tout que leurs enfants pourraient en être les victimes occasionnelles, ceux des classes populaires redoutent plutôt, pour les leurs, qu'ils n'en suivent la trace, en particulier dans le cas des garçons. Le spectre de l'implication des enfants dans des activités illégales hante ainsi les propos d'un certain nombre d'entre eux, quand il semble s'agir d'un impensé pour les parents plus favorisés, probablement lié à l'intense effort de maîtrise des fréquentations et activités enfantines qu'ils mettent en œuvre au quotidien (Rivière, 2017).

L'enquête

Entre 2009 et 2012, 78 entretiens (d'une durée moyenne de 73 minutes) ont été réalisés avec 88 parents (51 mères, 17 pères et 10 couples) d'au moins un enfant âgé de 8 à 14 ans, en vue d'interroger la façon dont ils encadrent au quotidien les déplacements et les activités de leurs enfants dans les espaces publics.

35 entretiens ont été conduits dans le 19^e arrondissement de Paris, qui est celui dont le taux de logements sociaux est le plus élevé de la capitale française, et 43 dans le triangle Monza-Padova, qui constitue l'une des principales aires d'installation pour les migrants internationaux, à Milan, depuis deux décennies (23,7 % d'étrangers en 2008, contre 2,2 % en 1991 et 10,4 % en 2001).

Le corpus est composé d'un peu moins d'un tiers de cadres et de professions intellectuelles supérieures, d'un peu plus d'un quart de professions intermédiaires, d'un cinquième d'employés, d'un peu moins d'un dixième d'ouvriers et d'un peu moins d'un dixième d'artisans, commerçants ou chefs d'entreprise [pour une présentation détaillée de l'enquête, voir Rivière, 2014a].

Sur le terrain milanais, ce ne sont pas d'autres enfants ou adolescents qui font l'objet d'un processus de stigmatisation (Goffman, 1963), mais les « étrangers » (*stranieri*), un terme très peu présent dans les entretiens conduits à Paris et qui renvoie aux hommes migrants adultes primo-arrivants. Associés au désordre et à la criminalité, ceux-ci sont alors décrits comme autant d'interactants potentiellement dangereux pour les enfants, crachant par terre, buvant de l'alcool et urinant en public, se bagarrant dans la rue ou s'y livrant à différents trafics. Leur présence visible est décrite et ressentie comme une menace pour l'intégrité physique mais aussi morale des enfants, que le danger perçu prenne une forme directe (risque d'agression et de racket en particulier) ou indirecte (saleté, bouteilles de verre brisées, spectacle des bagarres, du trafic de drogue et de la prostitution). Ces « étrangers » sont associés à la « dégradation » (*degrado*) de l'espace local, perçu comme plus hostile que par le passé pour les enfants : la confiance d'un certain nombre de parents dans les « yeux de la rue » (« *eyes on the street* ») – cet ensemble de contrôles informels mis en œuvre par les individus qui habitent ou fréquentent le quartier (Jacobs, 1961) – semble entamée par l'installation de nombreux immigrés au cours des deux dernières décennies.

Sur les deux terrains d'enquête, les écarts significatifs de niveaux de vie conduisent un certain nombre de parents des classes moyennes à exprimer leur souci de sobriété au sujet de la présentation de soi de leurs enfants dans les espaces publics du quartier. Beaucoup font notamment part de leurs réticences vis-à-vis de pratiques d'habillement jugées ostentatoires, mais aussi de l'exhibition, voire de la simple possession, d'objets considérés comme autant d'amplificateurs du risque d'agression, tels que les téléphones portables (Rivière, 2014b). De manière paradoxale, l'hétérogénéité sociale et culturelle de la population de leur espace de résidence ne s'en trouve pas moins fortement valorisée par la plupart d'entre eux.

L'ALTÉRITÉ CÉLÉBRÉE

De nombreux enquêtés ont de fait insisté sur le caractère enrichissant du fait de vivre au quotidien dans un quartier « mélangé », et notamment sur la chance que représenterait la possibilité d'échanger avec des personnes aux origines et aux profils sociaux variés. Cette « richesse » – terme très récurrent – est appréciée par les parents, pour eux-mêmes mais aussi pour leurs enfants, et se trouve par ailleurs souvent envisagée du point de vue plus collectif de ses conséquences bénéfiques en termes de cohésion sociale. La valorisation de la mixité revêt ainsi fréquemment une tonalité politique : souvent accompagnée d'une distance critique aux discours médiatiques, elle s'articule autour d'un désir de « mélange », envisagé comme permettant d'améliorer la condition des minorités et/ou des moins favorisés.

Grandir dans un quartier « mélangé » rendrait dans le même temps les enfants plus « ouverts » et « respectueux ». C'est la « normalité » de l'altérité sociale, culturelle et religieuse que ces parents souhaitent que leurs enfants perçoivent, puis intègrent, par le biais de leurs expériences quotidiennes. Ce rapport à la mixité sociale revêt un caractère normatif

très prononcé : il serait « bon » et « sain » de vivre dans un quartier « mélangé », par opposition, plus ou moins explicite, à des quartiers plus homogènes socialement, au sein desquels les enfants ne seraient pas en mesure de se forger la même expérience. Vivre avec des autres « différents de soi » (Van Zanten, 2009) pourrait à l'inverse leur permettre de contribuer à l'édification d'une société plus juste et fraternelle, plus ouverte à la diversité culturelle et consciente des inégalités sociales qui la traversent. Élever ses enfants en contexte de mixité sociale est alors présenté comme une opportunité de leur faire prendre conscience des conditions de vie des plus modestes et, de manière générale, de l'existence de conditions matérielles de vie contrastées. Une mère milanaise, architecte, résume bien la pensée de nombreux parents des classes moyennes rencontrés sur les deux terrains : « Ça t'oblige à vivre les yeux ouverts. »

Mais côtoyer, voire, dans certains cas, fréquenter des personnes présentant des profils différents n'est pas simplement perçu comme favorisant l'ouverture d'esprit. La mixité se trouve en effet également considérée comme une richesse car elle permettrait aux enfants de se « préparer » à la vie en société ; en cela, elle constitue un « avantage » supplémentaire pour les enfants (experte-comptable, Paris, deux filles de 13 et 10 ans, un fils de 7 ans). Le fait de vivre dans un quartier mélangé est ainsi perçu comme propice à la construction d'un rapport plus conscient au monde social et aux inégalités qui le traversent, mais aussi à l'acquisition de compétences d'interaction. La mixité constitue dans cette perspective une préparation aux épreuves que les enfants devront surmonter à l'avenir, une expérience socialisatrice rentable, reconvertible sur le marché de l'emploi et dont l'enfant pourra d'une manière ou d'une autre tirer bénéfice. Du point de vue des pratiques quotidiennes de l'espace urbain, cette expérience permettrait ainsi de développer une meilleure capacité de réaction à l'imprévu, mais aussi de limiter l'autocensure des enfants concernant la fréquentation d'espaces perçus par certains comme « dangereux », avant même de les avoir explorés. Nombre de parents ayant eux-mêmes plus ou moins longtemps vécu dans des espaces résidentiels plus homogènes insistent ainsi sur le fait que les enfants qui grandissent dans ce type d'environnement ne bénéficient pas de la même préparation à l'interaction avec des inconnus, pourtant caractéristique de la vie urbaine (Lofland, 1973) ; à ce titre, l'Ouest de la capitale,

et plus largement de l'agglomération parisienne, a été régulièrement évoqué sur le terrain parisien. À un jugement d'ordre politique sur l'importance du mélange des populations se superpose donc l'idée que les espaces résidentiels homogènes peuvent avoir pour effet de rendre les enfants moins compétents, moins aptes à faire face à la diversité sociale et culturelle au sein des espaces publics mais aussi, de manière plus générale, tout au long de leur carrière scolaire puis professionnelle. La découverte, dès la prime enfance, de l'existence d'autres pays et manières de manger, d'écrire ou de parler est à ce titre envisagée par un certain nombre de parents comme une préparation gratuite et de premier choix à l'interaction dans un monde social global et métissé. Pendant résidentiel de la « socialisation par le voyage » caractéristique des enfances favorisées (Réau, 2009), cette socialisation résidentielle au cosmopolitisme érige l'expérience de la mixité en atout, dans un environnement scolaire et social perçu comme très compétitif, ainsi que le suggère la comparaison avec des études à Oxford opérée par un père milanais.

Une des choses que j'attends de ce quartier, c'est que pour mes filles la diversité devienne la normalité. Et ce n'est pas une diversité qu'elles côtoieront en partant à l'étranger étudier... À Oxford, pour te donner un exemple un peu exagéré, où il y a des jeunes du monde entier, mais dans leur quartier, une diversité authentique. Celle d'Oxford l'est aussi, mais là elle est à toi, ce sont tes racines. [...] Elles auront certainement moins de problèmes que d'autres à comprendre comment fonctionne le monde. Et ce n'est pas seulement ma vision de gauche, honnêtement le monde va dans cette direction, et donc plus tu y entres tôt mieux c'est [journaliste free-lance, Milan, deux filles de 8 et 5 ans].

Déjà elles ont une facilité que d'autres n'auront pas. Elles ont déjà l'environnement,

qui est assez important, et qui fait qu'elles n'auront pas peur. Elles n'auront pas peur d'un Noir, elles n'auront pas peur d'un Jaune, elles n'auront pas peur d'un... Parce qu'elles ont vécu dans cet environnement. Alors ça c'est déjà positif ! [sa femme acquiesce] Maintenant de toute façon quand elles seront à l'université, il vaut mieux qu'il y ait pas justement trop de problèmes à ce niveau. Parce qu'une gosse qui a été élevée toute sa vie à Neuilly et qui se retrouve à l'université, elle a pas forcément des facilités, hein ! [représentant de commerce en retraite, Paris, deux filles de 9 et 8 ans].

La fréquence du recours à la métaphore du voyage semble ainsi exprimer davantage que la simple consommation d'un décor exotique (Corbillé, 2009) : les quartiers mélangés permettraient aux parents qui y vivent, et surtout à leurs enfants, d'avoir un temps d'avance, le métissage étant perçu comme inéluctable à plus ou moins long terme, au moins dans les grandes villes. Comme l'ont relevé de précédentes recherches sur les choix scolaires (Reay et al., 2007), le côtoiement d'enfants aux conditions de vie modestes et/ou d'origine étrangère est alors présenté comme une expérience du « monde réel », par contraste avec l'expérience des enfants qui évoluent dans des environnements scolaires et urbains trop protégés. La mixophilie des parents s'appuie donc en partie sur la perception de la rentabilité pour les enfants d'une telle exposition, liée à l'acquisition de connaissances et de compétences d'interaction, en particulier au sein de la fraction la mieux dotée en capital culturel des classes moyennes (voir également Authier, Lehman-Frisch, 2014). L'opportunité que représenterait le fait de grandir en contexte de mixité sociale se trouve en revanche moins fréquemment mise en avant par les parents relativement mieux dotés en capital économique, qui tendent davantage à mettre en œuvre des stratégies d'exposition maîtrisée à l'altérité. Par le biais d'une forme de panachage des fréquentations, celles-ci visent à concilier les bénéfices attendus de l'exposition à l'altérité (qui passe alors principalement par le canal des activités extrascolaires) et une expérience scolaire davantage protégée des coûts associés à la mixité (en lien avec la question du niveau scolaire notamment). La préparation au monde de demain n'est ainsi pas toujours vécue sur un mode enchanté, les parents mettant alors en avant leur pragmatisme et leur désir de maîtriser les circonstances de la mixité.

LES EFFETS DE LA MIXITÉ

Mais au-delà du constat de la différenciation sociale des rapports entretenus à la mixité par les parents, l'analyse des entretiens suggère une forme de convergence des pratiques éducatives qu'ils mettent en œuvre, qui semble au moins en partie liée à la mixité sociale de leur espace de résidence.

Comme l'a relevé une autre recherche menée dans le quartier parisien des Batignolles (situé dans le 17^e arrondissement), lui aussi caractérisé par l'hétérogénéité de la composition de sa population (Authier, Lehman-Frisch, 2012), le côtoiement d'enfants de différents milieux sociaux semble conduire à un rapprochement des pratiques enfantines quotidiennes de l'espace local. En particulier, le côtoiement d'enfants des classes populaires paraît constituer un accélérateur de l'autonomie pour les enfants des classes moyennes. La relative précocité des pratiques urbaines autonomes des premiers (voir Rivière, 2017) montre en effet aux parents plus réticents, ou qui n'y avaient même jamais pensé, que ces pratiques sont possibles. Si cette précocité peut conduire à la formulation de condamnations morales, elle offre également des repères aux parents, absents d'autres contextes résidentiels, et sur lesquels les enfants désireux d'affirmer leur autonomie peuvent s'appuyer pour négocier et obtenir de nouveaux droits. Le spectacle quotidien de l'autonomie précoce conduit un certain nombre de parents des classes moyennes à interroger leurs propres pratiques, et plus largement le regard qu'ils portent sur l'aptitude à l'autonomie de leurs enfants. Constaté de ses propres yeux celle d'enfants du même âge, voire nettement plus jeunes que les siens, peut remettre en question certaines conceptions de l'enfance, et activer la confiance des parents les moins respectueux des normes dominantes au sein de leurs réseaux de sociabilité. L'autonomie

précoce de certains enfants des catégories populaires ou d'origine immigrée tend par ailleurs à favoriser les pratiques de mobilité collective (par exemple, pour se rendre à l'école ou en revenir), plus rassurantes pour les parents que les pratiques de mobilité individuelles, dans la mesure où ces enfants sont perçus comme plus expérimentés, et donc relativement plus fiables que les enfants davantage « couvés », un terme récurrent dans les entretiens pour désigner les enfants des milieux favorisés.

- Alors depuis cette année, elle en a très envie, donc une fois par semaine depuis quelques semaines, elle rentre toute seule. Je suis un peu anxieuse comme mère donc... *[elle réfléchit]* Non, mais là je reconnais qu'en fait il n'y a pas de danger [...]
- Vous disiez qu'elle en a envie, pourquoi est-ce qu'elle en a envie ?
- Ben je pense qu'elle a envie de se prouver qu'elle peut faire ça toute seule. Elle voit que ses copines le font aussi, parce qu'il y a beaucoup d'enfants qui le font plus tôt dans le quartier, même parfois en CP donc... [...] Oui oui, elle était très motivée *[maîtresse de conférences à l'université, Paris, deux fils de 13 et 1 an, une fille de 9 ans]*.
- Et donc ces parents étrangers, moi ça m'a servi. À la fois je trouve que c'était pas forcément une chance pour leurs enfants, mais de voir que des petits...
Que des enfants pouvaient gérer toute leur soirée tout seuls, et grandir relativement harmonieusement quand même, ça m'a ouvert les yeux.
- C'est-à-dire qu'en fait les autres parents servent aussi un peu de points de repères ?
- Oui. Ça c'est l'avantage de l'école publique et du quartier mélangé *[femme au foyer, conjoint chef d'entreprise, Paris, deux filles de 12 et 3 ans, deux fils de 11 et 8 ans]*.

L'enquête suggère ainsi des formes de convergence des pratiques éducatives liées à l'expérience du côtoiement de parents et d'enfants « différents de soi » (Van Zanten, 2009) : elle conduit à formuler l'hypothèse selon laquelle la mixité peut favoriser une certaine porosité des pratiques éducatives, par contraste avec des contextes résidentiels plus ségrégués, et invite à considérer le quartier de résidence en tant qu'instance de socialisation pour les enfants mais aussi pour

leurs parents, dont les pratiques éducatives peuvent se trouver partiellement redéfinies. Cette convergence relative des pratiques éducatives se heurte toutefois aux enjeux scolaires à mesure de l'avancée en âge des enfants (voir également Boterman, 2013, pour le cas d'Amsterdam), en particulier à Paris où la différenciation sociospatiale de l'offre scolaire et la hiérarchisation des établissements sont très marquées. Dans un environnement social et scolaire perçu comme très compétitif, le fait d'élever son enfant en contexte de mixité sociale cesse alors progressivement d'être principalement considéré comme un atout par les parents des classes moyennes, pour être de plus en plus souvent envisagé comme un problème au regard des aspirations scolaires des familles, dont les choix de scolarisation sont loin d'être sans conséquences sur la fabrique quotidienne de la mixité.

CLÉMENT RIVIÈRE

maître de conférences en sociologie,
université de Lille, chercheur au CeRIES,
corédacteur en chef de la revue
en ligne *Métropolitiques*
(www.metropolitiques.eu)

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Authier J.-Y., Lehman-Frisch S. (2012), « Il était une fois... des enfants dans des quartiers gentrifiés à Paris et à San Francisco », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 195, p. 58-73.

Authier J.-Y., Lehman-Frisch S. (2014), « Exposer ses enfants à la mixité. Discours et pratiques des parents de classes moyennes-supérieures dans deux quartiers gentrifiés de Paris et San Francisco », *Politiques sociales et familiales*, n° 117, p. 59-70.

Boterman W. (2013), « Dealing with diversity: middle-class family households and the issue of "black" and "white" schools in Amsterdam », *Urban Studies*, vol. 50, n° 6, p. 1130-1147.

Chamboredon J.-C., Lemaire M. (1970), « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de sociologie*, vol. 11, n° 1, p. 3-33.

Corbillé S. (2009), « Tourisme, diversité enchantée et rapports symboliques dans les quartiers gentrifiés du nord-est de Paris », *Genèses*, n° 76, p. 30-51.

Goffman E. (1975 [1963]), *Stigmate*, Paris, Minuit.

Jacobs J. (1961), *The Death and Life of Great American Cities. The Failure of Town Planning*, Random House, New York.

Lambert A. (2015), « Tous propriétaires ! » *L'envers du décor pavillonnaire*, Paris, Seuil.

Lofland L. (1973), *A World of Strangers. Order and Action in Urban Public Space*, Basic Books, New York.

Pialoux M., Beaud S. (1998), « Notes de recherche sur les relations entre Français et immigrés à l'usine et dans le quartier », *Genèses*, vol. 30, n° 1, p. 101-121.

Réau B. (2009), « Voyages et jeunesse "favorisée". Usages éducatifs de la mobilité », *Agora débats/jeunesses*, n° 53, p. 73-84.

Reay D., Hollingworth S., Williams K. et al. (2007), « A darker shade of pale? Whiteness, the middle-class and multi-ethnic inner-city schooling », *Sociology*, n° 41, p. 1041-1060.

Rivière C. (2014a), *Ce que tous les parents disent ? Approche compréhensive de l'encadrement parental des pratiques urbaines des enfants en contexte de mixité sociale (Paris-Milan)*, thèse de doctorat en sociologie, Institut d'études politiques de Paris et Università degli studi di Milano-Bicocca.

Rivière C. (2014b), « "Allo bébé bobo ?" Usages du téléphone mobile dans l'encadrement parental des pratiques urbaines des enfants », *RESET [En ligne]*, n° 3 (<http://reset.revues.org/383>).

Rivière C. (2016), « "Les temps ont changé." Le déclin de la présence des enfants dans les espaces publics au prisme des souvenirs des parents d'aujourd'hui », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 111, p. 6-17.

Rivière C. (2017), « La fabrique des dispositions urbaines. Propriétés sociales des parents et socialisation urbaine des enfants », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 216-217, p. 64-79.

Van Zanten A. (2009), « Le choix des autres. Jugements, stratégies et ségrégations scolaires », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 180, p. 24-34.